

Sous les marronniers

Euge Muller

The Project Gutenberg EBook of Sous les marronniers, by Euge Muller

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Sous les marronniers

Author: Euge Muller

Release Date: April 4, 2004 [EBook #11905]
[Date last updated: September 11, 2004]

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

***** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK SOUS LES MARRONNIERS *****

Produced by Tonya Allen, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

SOUS LES MARRONNIERS

CONTES ET RI TS

PAR

EUGE MULLER

LA FE DU MAITRE D'OLE

Si jamais magister ressembla au personnage qu'on a coutume de peindre quand on veut représenter le chef de quelque pauvre petite école de campagne, ce fut sans contredit ce vieux M. Bidard, qui le premier eut la patience de me faire apprendre et réciter: J'aime, tu aimes, il aime...--deux fois deux quatre, trois fois trois neuf, et qui le

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

premier perdit son temps et sa peine à inaugurer chaque page neuve de mes cahiers par un bel exemple de coul ou d'anglaise, que je prendais avoir recopié quand j'avais outrageusement chamarré **traits diffus et informes le reste de la feuille.**

Ce vieux M. Bidard, vous le voyez, j'en suis sûr, aussi bien que je puis le voir moi-même: --soixante-six soixante-huit ans, assez grand, mais votet r oit d'aul es; maigre, les jambes fluettes et flageolantes, un nez long et large, des yeux caves, que par instant ferment de grises paupières m ille plis; des joues toutes sillonnées de rides qui se rni ssent en faisceaux aux coins des lres et du nez, des mains sh es aux doigts noueux.

Vous voyez sur le col haut et ai s de sa grande redingote olivr e, boutons de corne, tomber quelques mh es de cheveux blancs, s'h appant de dessous le bonnet noir, tortueusement pointu, qui lui couvre les oreilles et les sourcils. Vous voyez le gilet, tailldans quelque drap teme, asp ar le bas, laissant voir le pont du pantalon que l'usure a lustr et de chaque cduq uel se montre une patte de bretelle de cuir. Vous voyez l'antique cravate de soie ai ll, tournant deux ou trois fois autour du cou et finissant par un petit noeud en papillon. Vous voyez la grande clef de montre en laiton estamp pendant une ganse de filoselle verte, sous une des basques du gilet; enfin les souliers boucl es d'acier quelque peu rouillés, qui douvr ent sur le cou-de-pied un grossier bas de laine bleue.

Vous surprenez, par exemple, M. Bidard se promenant dans sa classe, pas lents, les genoux flh issants, les mains derrie le dos, avannt obliquement la te pour regarder dr oite, pour inspecter gauch e, par-dessous ses lunettes relevs, qui miroitent vaguement et semblent lui donner deux gros yeux louches de plus.

Et comme vous voulez achever le tableau, compléter la ressemblance, vous armez M. Bidard de quelque martinet, ou de quelque ful e, que ses mains paraissent tout aises de palper, et vous donnez ses traits austes cette froide et presque cruelle si tq ui est devenue de tradition.--Mais alors je vous arre et vous dis: Fi de la tradition! Vite, ez ce martinet; vite, enlevez cette ful e, et vite rendez au respectable visage de mon vieux mar e conj uguer, gr iffonner, la douce, la bonne, la paterne expression qui lui appartient si juste titre.

Peut-r e aussi--toujours en vertu de la tradition--comptez-vous trouver dans ce pauvre instituteur de village quelqu'un de ces ridicules et pant esques ignorants qu'un poe nous montre:

Fiers d'enseigner ce qu'ils ne savent pas.

Eh bien, non encore! Plt D ieu que pour ma part j'eusse pris de M. Bidard tout ce qu'il ai t m e de me donner, et su apprendre aussi bien qu'il savait enseigner!

Mais c'est moins de l'homme instruit que de l'homme bon que je veux vous parler; revenons l 'homme bon.

Oh! oui, bon! trop bon! mille fois trop bon! car la bontest -elle de mise avec une li on d'espil es, de mutins, de musards qui semblent avoir pour unique souci de chercher le moyen par lequel h apper t oute contrainte, t oute discipline, t oute application? L'indulgence, la douceur, la faiblesse sont-elles bien venues chez l'homme q ui est confi la direction d'un essaim de garnements, dont le premier instinct est de savoir reconnar e ces bi gnes dispositions pour en abuser sans mesure? Non, sans doute.

Tels nous i ons cependant, tous moins studieux, moins soumis, moins

respectueux me les uns que les autres, nous, les vingt ou trente
es de M. Bidard, et pourtant nous le trouvions sans cesse doux,
indulgent, clément.

C'était son daut, ce digne homme. On le lui disait parfois; il se le
disait souvent, et il devait, il voulait toujours s'en corriger; cela
depuis qu'il avait marché d'olive, c'est-à-dire depuis près de cinquante
ans.

Dieu sait s'il pouvait y avoir chance de guérison, alors que le mal
avait ri staux attaques de six ou huit implacables gâtions
d'olives. Et pourtant M. Bidard ne désespérait pas de secouer cette
maudite faiblesse, qui avait fait de son existence une longue suite de
tracas, de tribulations.

C'était même la seule certitude de savoir s'y soustraire prochainement
par une héroïque réaction contre son caractère, qu'il avait toujours dû
de supporter avec une patience surhumaine son insupportable martyre.

Tous les jours, tous les instants, depuis tant d'un demi-siècle,
le brave M. Bidard riait part soi, et aussi comme une menace
l'adresse de ses tourmenteurs: Jusqu'à présent j'ai trop enduré,
trop toléré, mais c'est fini; je promets bien qu'on ne m'y prendra
plus.

Et on l'y prenait toujours, et l'effet de la promesse avait toujours
renvoyé aux douteuses probabilités de l'avenir.

A quinze ou seize ans, M. Bidard avait embrassé l'enseignement par amour
pour les enfants, et, bien qu'ayant de tout temps reconnu que, dans
l'intérêt des enfants eux-mêmes, il fallait user avec eux, sinon d'une
excessive rigueur, au moins d'une judicieuse fermeté, il n'avait jamais
trouvé en lui la force nécessaire à la mise en pratique de la méthode
qu'il jugeait sage. Que voulez-vous! M. Bidard avait ainsi fait, que les
larmes ou même la simple mine affligée d'un enfant le bouleversaient, le
mettaient hors de lui.

Le moyen avec cela de n'être pas l'éternel souffre-douleur de ces
impitoyables créatures, qui ne sont guère traitables par la mansuétude
qu'à la condition que ce ne soit, du moins en apparence, qu'un relâche
de la sistance.

Ce que M. Bidard ne se lassait pas de contempler avec une sorte d'extase
diabolique, c'était l'enfance riante, insouciante, tout au bonheur de
l'heure présente et la belle espérance de l'heure qui vient; mais
l'enfance triste, l'angoisse, il n'en pouvait supporter la vue
ni même l'idée, et bien moins encore quand il se sentait l'auteur de sa
tristesse, de ses pleurs, de son inquiétude.

C'est cette profonde et incurable sensibilité que M. Bidard devait
tous les tourments, mais aussi toutes les joies de sa vie;--car vous
pensez bien que sans quelques vives joies, faisant compensation, il
n'aurait pas fourni une aussi longue carrière.

Savez-vous, d'ailleurs, ce qui arrivait vingt fois pour une? Il
arrivait qu'au moment où elle le voyait près de formuler sa menaçante
promesse,--qu'il faisait toujours précéder d'une bienveillante
exhortation,--la troupe endiablée paraissait aussitôt s'amender en
masse. Et M. Bidard, qui de son purgatoire, pour ne pas dire de son
enfer tout hanté d'agents d'ordonnes, se trouvait soudain comme transporté
au milieu d'une légion de petits saints, tout confit de docilité
d'attention, d'excellent vouloir, M. Bidard, attendri, rudimentait sans
hésiter la foi qu'il avait sur le point d'accorder au système des
rigueurs; puis, tout fier d'un résultat, hélas! bien mensonger, il se
disait, et même laissait naïvement entendre aux présumés convertis, que

le plus sr empire ai t encore celui qui s'abl issait par la douceur.

Et, dans un instant d'heureuse illusion, le digne homme oubliait bien des heures de doi re et de mom pte.

En somme, cependant, si dl orables que pussent r e pour lui-me les consuences de sa patience, cette donnai re fan de procer avait eu pour effet de gagner sincem ent M . Bidard autant de coeurs qu'il ai t entrd' es dans sa classe.

Pas un homme dans le pays qui, autrefois ol ier chez lui, ne profess pour M. Bidard le plus affectueux respect, et ne le lui toi gn l'occasion, principalement en montrant une vi table contrition des mai ts jadis commis envers lui.

Pas un enfant encore dans sa classe qui ne se ft, comme on dit, jetau feu pour le vieux mar e.

Un jour,--il m'en souvient,--pendant une promenade que nous i ons all faire avec lui q uelque distance du village, et comme nous nous trouvions au milieu d'un bois, le brave homme fit un faux pas, tomba, et ne se releva que pour reconnar e qu'il ne pourrait aller plus loin. Il venait de se fouler le pied, t el point qu'il lui suffisait de vouloir s'appuyer lem ent dessus pour ressentir la plus insupportable douleur.

Si vous eussiez vu alors la dol ation o cet accident nous jeta tous!... C'ai ent des cris, des pleurs: le pauvre M. Bidard ne savait auquel remonter qu'il n'y avait pas motif de pareilles lamentations, et que du moment o il aurait pu regagner sa maison il en serait quitte pour rester pendant quelques jours sur son fauteuil.

Encore fallait-il la regagner cette maison, et M. Bidard ai t hors d'at de faire un pas. On parla de dh er l'un de nous l a ferme voisine, ou me au village, pour qu'on vt avec une charrette. Mais, tout en attaquant dde son couteau une forte branche de che: C'est inutile, cria l'un des grands. Et avant me qu'il se ft expliqu chacun l'avait compris, chacun ai t en besogne.

Si vous eussiez alors entendu craquer les branchages; si vous eussiez vu l'industrie tout ce petit monde qui taillait, qui tressait, qui nouait....

Un quart d'heure plus tard, le vieillard ai t commodent install sur une sorte de chaise, reposant sur le carrf ormp ar deux croix paralle dont les huit branches devaient donner place aut ant de porteurs; et ce fut q ui prendrait une de ces places; et tout le temps du trajet, qui ft long, il n'y eut pas d'exemple qu'un des porteurs et r elaysur sa demande.

La sueur coulait, les poitrines haletaient; mais l'on affirmait qu'on n'ai t point las. Il fallait de grandes instances pour dosser l'un des occupants du poste d'honneur.

Comme ils ai ent heureux, fiers, ceux qu'extuai t le cher fardeau, et comme ils les enviaient ceux q ui leur e ou leur faiblesse interdisait de figurer activement dans l'affectueux corte! Comme ils th aient de se dom mager en se faisant les l aireurs vigilants et attentifs de la marche, et en s'inquant ch aque instant de l'at du vieillard!

Ajoutez que pendant les quelques jours o furent i dentes les souffrances de notre bon M. Bidard, qui ne cessa pas pour cela de faire sa classe, il n'y eut pas r reprocher un seul d'entre nous la moindre nl igence, la moindre insubordination.

C'est vous dire si nous l'aimions sincèrement, vivement.

Peut-être ions-nous souvent sur le point de nous oublier; mais chaque mouvement que le brave homme essayait de faire nous voyions sa face se contracter douloureusement, ou bien nous l'entendions pousser quelque soupir plaintif; et il n'en fallait pas davantage pour nous rappeler impieusement aux ardeurs, aux attentions,--jusqu'à qu'une fois M. Bidard, versant des larmes de joie, nous dit avec toute la simplicité de son tendre cœur: Savez-vous ce que je disais au bon Dieu, ce matin, en faisant ma prière?

--Non, monsieur Bidard. Quoi donc?

--Qu'il devrait permettre que je fusse toujours malade, puisque cela vous rend si sages et me vaut tant de preuves de votre amitié

Mais apparemment le bon Dieu ne voulut pas entendre la requête du vieil instituteur; il ne tarda pas lui rendre la santé avec laquelle reparurent l'indocilité la distraction, voire même l'irrévérence de ses élèves.

Et M. Bidard, qui ne savait nous infliger des punitions que pour les lever presque aussitôt, dès les premières marques de tristesse, M. Bidard se trouva de nouveau livrés sans défense nos incessantes tracasseries.

Tous les ans, le jour de la Saint-Jean, qui était son patron, il avait de tradition dans l'école de souhaiter la fête M. Bidard, avec toute la solennité que des enfants de village peuvent donner une manifestation de ce genre.

Les choses, ce jour-là se passaient, depuis de longues années, dans l'ordre suivant:

Au retour du dimanche, chaque élève, portant un bouquet de jardin ou des champs, se rendait sur la place de l'école, où était bâtie la maison d'école, et où l'on se réunissait pour rentrer en corps dans la classe. Après un compliment réciproque par le plus grand, le plus petit offrait M. Bidard (qui attendait ordinairement dans sa chaire) une livre de café grillé un demi-pain de sucre, qu'on avait acheté à des prix communs, et dont le pauvre vieillard, habile mangeur de ces jouissances, usait de telle sorte, que la modeste provision n'était guère épuisée avant la fin du douzième mois.

Le compliment dit, les fleurs données, le cadeau offert, M. Bidard, qui n'avait jamais les yeux secs en ce moment, embrassait tous ses élèves l'un après l'autre, et la porte de la classe donnant sur le jardin était ouverte pour toute l'après-midi, qui se passait en jeux auxquels le maître prenait part, et en rires qu'il faisait.

Jour fortuné aussi bien pour le maître que pour les élèves, et laissant ordinairement ceux-ci comme celui-là un aimable souvenir qui en prolongeait la franche et cordiale joie.

Or, une année--quelles réveilles, Dieu bon! n'avions-nous pas soumis pendant les jours précédents la robuste patience du vieil instituteur! je n'ose pas m'en souvenir,--une année, dis-je, tout avait complètement disparu selon l'usage, pour la création de la fête de M. Bidard.

Nous nous réunissons, nous entrons deux par deux, armés de nos bouquets, et gardant, au milieu du bruit tumultueux de nos pas, le silence d'une douce attention.

Le plus grand s'avance vers la chaire, o est assis M. Bidard, qui fait mine de ne pas nous entendre, absorbe qu'il semble r e par quelque travail appliquant sur lequel il est pench

Cher et respectable prep teur, dit le doyen de la classe, qui a fait provision d'oquence rim dans quelque manuel spi al:

Le jour de votre fe est pour nous un beau jour,
Puisque pour tous offrir nos souhaits, notre amour...
Nos coeurs....

--Hein! quoi? qu'est-ce que vous dites? interrompit tout coup M. Bidard, qui seulement alors parut s'apercevoir de notre prence, et releva la te pour nous montrer, de travers, le visage le plus ironiquement rechin qu'il soit possible de voir: Ne parlez-vous pas de ma fe? .. En effet, je crois que c'est aujourd'hui. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, vous?- -Rien, assurent . Puis, qu'est-ce que vous me contez encore?--Des souhaits! de l'amour! qu'est-ce que cela signifie? Quels voeux peuvent faire pour leur mar e des es de votre nature? Que lui souhaiteraient-ils, sinon la continuation des soucis qu'ils lui causent tous les jours? De l'amour! Eh! mon Dieu! o prenez-vous que vous ayez de l'amour pour moi? O en sont les marques? Est-ce dans votre conduite de ces derniers jours? Est-ce qu'on chagrine, est-ce qu'on tourmente ceux que l'on aime? Est-ce qu'on leur dobt ? Est-ce qu'on leur manque de respect? Vous qui faites toutes ces vilaines, toutes ces mh antes choses, ne parlez pas, non, ne parlez pas d'amour! Je vous le dends. ... Vous alliez aussi mettre en avant vos coeurs. Eh! ce ne sont que de mauvais coeurs, puisqu'ils ont si peu d'ar ds pour mon pauvre vieux coeur attrist Mais qu'est-ce que je vois donc dans vos mains? Des fleurs! Ah! ce n'est pas pour moi, je suppose! Ces roses qui signifient beaut ces marguerites qui signifient jeunesse innocente, voudraient-elles, par hasard, me toi gner que, jeunes et innocents, vous devez me donner de beaux jours? Ah! comme je leur crierais: Taisez-vous, menteuses, taisez-vous!

En parlant ainsi, M. Bidard, dont l'expression railleuse ai t devenue de plus en plus r e et mordante, avait pris, comme machinalement sous son pupitre, o ils ai ent cens le ger , deux paquets de forme et de volume identiques ceux que portait le plus petit des es, et les avait plac, comme machinalement encore, sur un des rebords lataux de sa chaire;--ce qui signifiait clairement qu'en me temps qu'il rudi ait la sinci tde nos voeux et refusait nos bouquets, il n'avait que faire non plus des prent s d'autre nature que nous comptions lui offrir.

Nous nous entre-regardions interdits, les yeux ar quill, la bouche bnt e, les bras ballants, comme des gens devant qui se produit quelque terrifiant prodige.

Allons, allons! reprit brusquement M. Bidard d'une voix sourde, que nous ne lui connaissions pas encore, laissons tout cela. A vos bancs, Messieurs, et travaillons!

Malgrce formel commandement, nous restions tous immobiles, car aucun de nous ne pouvait se roudr e cr oire si eux l'r ange accueil que M. Bidard venait de faire not re affectueuse donst ration.

Mais M. Bidard ajouta, en frappant deux ou trois coups d'une rle qu'il tenait l a main sur la caisse sonore de son pupitre: Eh bien! ne m'a-t-on pas entendu?

Il n'y avait plus alors le moindre doute conser ver sur ses dispositions.

L'instant d'apr, chaque e ai t assis sa place habituelle, et la

classe commençait comme l'ordinaire.

Mais la bleue consternation était sur tous les visages; mais toutes les poitrines étaient serrées par une froide angoisse. On entendait de quelque manière un bruit funèbre.

Chacun avait cédé à ce bouquet, sur lequel ses yeux tombaient navrés de regrets. Chacun semblait subir un cruel cauchemar.

Et au-dessus de toutes ces faces tristement ahies, se montrait, effrayante de peur, la face en quelque sorte monnaie de vieux, dont les muscles tendus, raidis par instants, étaient pris d'un frissonnement. Ses regards, qui erraient lentement, avaient une lourde fixité. Il se redressait--mais comme par un pénible effort--beaucoup plus que de coutume. Sa main aussi tremblait, frissonnait, car, lorsque la règle qu'il tenait venait à toucher le pupitre, nous l'entendions tressauter. Sa voix était comme un de ces mormes grondements du vent qui soupire pendant les froides nuits.

Nous osions à peine le regarder, et nous prenions peur l'entendre.

Est-ce qu'il affecte ce jour-lune si terriblement grande? Non.--Il nous demandait tour à tour nos noms, comme il l'a fait un tout autre jour. Si nous nous trompions en répondant, il nous reprenait sans plus d'impatience, sans plus d'exigence qu'à l'ordinaire.

À ceux qui s'étaient bien acquittés de leur tâche il témoignait doucement sa satisfaction. Il exhortait tranquillement les autres par ses paroles d'application, et il ne punissait personne, personne d'ailleurs ne se mettait dans le cas d'être puni.

Et pourtant, dans cette classe où tout suivait le train coutumier des meilleurs jours, il semblait que l'air ne circulât pas pour la vie commune. On entendait que marée et essouffement fussent autant de froids automates, qui ne se mouvaient, ne s'exprimaient que par un simulacre d'existence réelle. On entendait enfin que dans tous ces corps le cœur manquait.

Tant de joie qu'on s'était promise n'avait pu résister sans rendre la sombre stupeur où l'on attendait la radieuse allégresse.

Et la classe continuait; et le voile d'affliction jet sur tous les fronts semblait se faire, d'instant en instant, plus épais, plus lourd. Et l'atmosphère de la salle oppressait de plus en plus les poitrines. Chaque minute qui passait nous était comme un silence d'anxiété.

Les yeux baissés, le maître nous dit,--mais alors d'une voix qui semblait s'engager dans sa gorge, dont elle sortait sèche comme un bruit de feuilles mortes qu'on remue:--Prenez vos cahiers, je vais dicter.

Et pendant que nous nous mettions en devoir de lui obéir, il tenait devant lui et parcourait des yeux un papier sur lequel il avait indistinctement écrit le texte de la dictée que nous devions transcrire.

Quand il nous vit prêts: lisez, reprit-il, et il commençait de lire haute voix ce qui était écrit sur le papier. À haute voix? dis-je; c'est voix très basse que je devrais dire, car nous ne l'entendions plus que comme s'il et chuchotait à l'oreille de quelqu'un. Il commençait donc:

Chaque jour on voit des gens qui.... Mais à peine eut-il prononcé ces quelques paroles: Non! non! s'écria-t-il en levant les bras, en laissant tomber le papier qui, tournoyant, tomba au pied de la chaire, non, je ne peux plus! je ne peux plus! Et pleurant, sanglotant, il posa son front sur ses deux mains, en rant d'une voix que le hoquet des

larmes entrecoupaient: Ces pauvres enfants! ces pauvres enfants!

En voyant, en entendant pleurer notre vieux maréchal, nous nous levâmes tous, comme un commandement suprême, et tous nous courûmes à lui.

Alors, ouvrant son visage mouillé pour ouvrir ses bras aux premiers qui purent s'y jeter: Pauvres petits! chers enfants! disait-il en les serrant contre lui, en les embrassant, et en pleurant encore. Oh! j'ai tant souffert, bien souffert!... Il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, je croyais... je pensais... je m'attendais... Non, tenez, je ne sais pas! Ah! si j'avais cru vous faire tant de peine!... Oh! mais j'ai bien souffert aussi, allez... oui, bien souffert.--Que les souffrants doivent souffrir!...

Puis soudain, comme s'il eût voulu jeter l'oubli de ce triste souvenir: Voyons, voyons, reprit-il avec le plus heureux entrain, donnez-moi vos bouquets; dis ton compliment, toi, je t'outre... C'est un regret, un vilain regret que nous avons fait tous ensemble. Allons-nous gaiement! Allons, mes enfants, allons! souhaitez la fête de votre vieux préparateur. Voyez, le voilà qui rit, qui est content. Criez, soyez content comme lui!

Et il riait, et il tâchait de donner le ton le plus diabolique chevrotante voix....

L'instant d'après il n'y avait plus que des visages radieux, et--dense faite par le maréchal de rien dire qui put avoir trait au malencontreux incident qui l'avait retardé--la fête reprit et suivit son cours coutumier.

Et tel ayant l'air de succéder à la plus audacieuse entreprise qu'il n'eût jamais tenté. M. Bidard pour conquies un peu de tranquillité--ai-je besoin de vous affirmer que l'idée ne lui vint pas de la renouveler?

Dans le mouvement qui suivit l'interruption de la dictée, la feuille de papier happée aux mains de M. Bidard avait fini par tomber aux pieds. Je la ramassai, et voulus la remettre au vieil instituteur, qui me dit de la déchirer. J'ai la preuve que je n'en fis rien, car dernièrement, en feuilletant quelques-uns de mes premiers cahiers d'élève, conservés par moi-même, j'ai retrouvé cette feuille déchirée, sur laquelle j'ai lu ces mots tracés de la main de mon vieil instituteur:

Chaque jour on voit des gens faire profession d'aimer, et qui sont convaincus que ce sentiment est en eux, parce qu'à certaines heures ils en auront donné quelque témoignage bien actif, bien intelligent; mais, le reste du temps, ils ne feront rien paraître de leur attachement. Ces gens-là mentent-ils? Peut-être. Mais, en tous cas, ils ne savent pas aimer. Savoir aimer, c'est n'oublier jamais qu'on aime, c'est le montrer, le prouver par tous ses actes, par toutes ses paroles, dans les circonstances les plus ordinaires comme dans les plus graves. Aimer sans savoir aimer, c'est souvent faire le malheur de ceux qu'on aime; car, s'ils savent aimer, ils seront conduits à douter des sentiments qu'on leur envoie avoir pour eux. Et douter de ceux qu'on aime est une des plus violentes révoltes du cœur.

Vous donc qui aimez, et qui voulez éviter de causer le malheur de vos amis, rappelez-vous bien qu'aimer n'est rien, si l'on ne sait pas aimer.

LA BELLE AU BON DIEU

Pourquoi les belles au bon Dieu sont appelées belles au bon Dieu, et pourquoi on les a en vaine.

C'était au temps d'autrefois, alors que les seigneurs avaient pleine autorité sur les pays et sur les paysans.

Un jour, il arriva que le frère du seigneur d'un pays fut trouvé mort, tué derrière la haie d'un champ.

De cette action le seigneur fut fortement affligé et courroucé car il portait grande affection son frère.

Il ordonna donc que l'on fît soigneuse recherche de l'assassin, se promettant bien de le châtier, s'il avait doué, par quelque supplice terrible.

Le soir même, à l'heure où le seigneur, priant et pleurant, était agenouillé près du corps du dunt, voilà qu'il entendit venir une foule bruyante.

Il se leva.

Dans la chambre entra le chef de ses serviteurs, appelé Croudas, qui lui dit:

Seigneur, j'ai moi-même doué l'assassin, et je l'ai fait prendre pour être conduit devant vous.

Le seigneur, qui eut comme une joie dans sa tristesse, une joie de vengeance, le seigneur dit:

Qu'on ramène ici me: c'est devant le corps du dunt que je veux juger ce misérable. Si je me laissais aller à la douceur, cette vue me rappellerait la promesse que je me suis faite de mesurer la punition au crime.

Croudas fit donc un signe au dehors, et les serviteurs amenèrent devant leur maître un paysan, qui se jeta genoux en disant:

Ayez pitié de moi, seigneur, je n'ai point commis de crime.

Le seigneur demanda Croudas les preuves qui aient contre cet homme; Croudas répondit:

Voyez, seigneur, ces taches sur ses habits; c'est du sang, le sang de votre frère.

--Est-ce possible? fit le seigneur, dont le cœur se souleva cette vue; misérable! dis la cause de ton crime.

--Has! has! répartit le paysan, croyez-m'en bien, seigneur, je n'ai point tué votre frère. J'ai sur mes habits des taches de sang, c'est vrai; mais je ne sais nullement de quelle manière elles y ont faites. Ce matin, aux champs, il est arrivé qu'ayant mangé du pain, assis sur l'herbe, non loin de l'endroit où l'on a trouvé le corps du dunt, je me suis tout coup senti pris d'un lourd sommeil, et j'ai dormi. À mon réveil ces taches aient sur moi. Les voyant, j'ai d'abord grandementonné mais ensuite j'ai pensé que, pendant mon sommeil, avait dû passer au-dessus de moi quelque oiseau, et, portant dans ses ongles un oiseau qui perdait son sang en l'air. Alors, les taches essuyées de mon mieux, je n'y ai plus pris garde.

Croudas, continuant d'accuser le paysan, dit encore:

Si vous pouviez, seigneur, recevoir comme vraies de telles paroles, je vous prierais de demander ce scâment comment il se fait qu'il est dans sa maison cette bourse, qui est celle du dunt.

--Oui, je la reconnais, dit le seigneur.

--Et cette chose, seigneur, la reconnaissez-vous aussi? demanda Croudas en montrant une bague d'or.

--Oui, dit encore le seigneur, c'est l'anneau que mon frère portait au grand doigt de sa main droite.

--Eh bien, seigneur, reprit Croudas, je l'ai trouvé moi-même, avec la bourse, dans un tiroir de meuble chez cet homme; dira-t-il que les oiseaux l'avaient laissé tomber, ainsi qu'il a fait pour les taches de sang?

N'ayant pu expliquer comment ces choses étaient entrées dans sa maison, le pauvre paysan fut jugé coupable, en dépit de tous ses serments d'innocence.

Le seigneur le condamna rapidement le lendemain, à l'endroit même où le corps du dunt avait été trouvé et il le fit jeter dans une noire prison, pour attendre l'heure de la mort.

Chacun, dans le pays, s'ahissait en apprenant que cet homme fut accusé d'une telle action, attendu que jusqu'alors il avait toujours fait paraître le plus doux caractère, et toujours tenu la plus sage conduite.

D'ailleurs, cet homme n'avait en vérité rien à se reprocher, le crime étant l'action de Croudas.

Le dunt, connaissant des acquisitions d'honneurs de Croudas, l'avait menacé de le donner au seigneur s'il ne faisait pas restitution. Croudas l'avait donc tué et voici comment il s'était arrangé pour qu'un autre fut puni à sa place:

Ayant trouvé le paysan qui mangeait assis sur l'herbe, il mit, sans remarquer, une chose endormante dans la boisson ou sur le pain, et l'homme s'endormit; puis Croudas, par un mensonge, amena le frère du seigneur en cet endroit, le tua, et, après l'avoir tué, tacha de sang les habits du dormeur; puis, ayant pris la bourse et l'anneau du dunt, il fit semblant de les trouver en fouillant dans la maison du paysan.

Comme on le voit, profonde était sa machanceté

Maintes gens allent se jeter genoux devant le seigneur pour le supplier au nom du pauvre accusé et ces gens-là seraient de lui ce qu'on dit quand on veut exprimer une très grande bonté

Nous le connaissons depuis longtemps, et nous savons qu'il n'oserait pas une mouche.

--Bah! bah! répliquait Croudas, qui ne quittait point son maître, sous prétexte de le consoler, il n'en a pas moins tué le dunt, et, si l'on ne fait pas justice de lui, les autres machancetés seront autorisées au crime.

Les gens disaient alors au maître:

Ah! seigneur, diffez-le jour de la mort, les preuves sont maintenant contre cet homme; mais il s'en pourra trouver un peu plus tard qui feront connaître le véritable assassin.

Croudas ne voyait pas son compte cette fois; aussi disait-il:

Ah! seigneur, ces gens savent votre bonté ils pensent que, le grand deuil passé, vous ferez miséricorde.

Et le seigneur s'riait:

Non! non! jamais, l'assassin sera puni.

Et les gens s'en allaient en rant entre eux:

Il ne se peut pas que celui-lai t fait le coup; car nous savons qu'il n'raserait point une mouche.

Au matin, le seigneur, de plus en plus poussé à cole par les propos de Croudas, ordonna de préparer le supplice, ajoutant qu'il y voulait assister pour se donner le plaisir de voir périr douloureusement le scâta qui ai t cause de sa vive peine.

Croudas fit donc lui-même porter un nombre de fagots l'endroit où l'assassin devait être brûlé et dresser aussi tout proche, avec des branchages, un treillis pour son marché.

Puis il envoya avertir le seigneur; et le seigneur vint s'asseoir sur le treillis; puis l'on amena le paysan, suivi d'une foule de gens qui se lamentaient sur cette mort injuste.

Le paysan leur disait:

Ne pleurez pas; puisqu'il faut que je sois tué pour une action que je n'ai point méritée reprocher, je vais mourir en pardonnant ceux qui ont refusé de m'être miséricordieux.

Croudas dit aux serviteurs:

Liez-le sur le bois, et mettez le feu.

Le seigneur regardait toutes choses avec une profonde attention, et gardait sa bouche muette.

Ses yeux allaient du paysan Croudas, et de Croudas aux serviteurs, qui se tenaient auprès des fagots pour les allumer.

Et comme les serviteurs tardaient un peu d'ouvrage, Croudas leur cria:

Allons! allons! dépêchez-vous!

Il avait hélas que le paysan fut mort.

Le pauvre homme dit ceux qui allaient le lier:

Oh! laissez-moi faire une dernière prière!

Croudas cria encore:

Non! liez-le!

Mais le seigneur, entendant les paroles de Croudas, après avoir entendu celles du paysan, le seigneur leva la main pour commander aux serviteurs de donner au paysan la temps dont il avait besoin; et il vit Croudas faire un signe d'impatience.

Le paysan donc, tenant ses yeux tristement baissés, se plia pour s'agenouiller sur une pierre non éloignée du seigneur. Mais voilà qu'apercevant sur cette pierre une petite bague rouge, tout justement posée à l'endroit où il allait mettre ses genoux, il l'arrêta doucement, naturellement, de la main, pour éviter de l'irriter en s'agenouillant. Et le seigneur vit la chose.

Puis le paysan, s'ant agenouill commen de prier.

Et pendant que le paysan priait, le seigneur continua de regarder.

Le seigneur vit la petite be ouvrir soudainement ses ailes de vive couleur, et aller se poser sur la main gauche de Croudas.

Tandis que le paysan achevait sa prie, le seigneur regarda encore; et il vit Croudas,--comme par manie de passe-temps, comme par contrarid' attendre trop une chose fortement di r, --mettre un doigt de sa main droite sur la be, et appuyer, et faire de la mignonne et jolie innocente un peu de poussie rouge dont sa main gauche fut tach.

Et, comme en ce moment le paysan se relevait, ayant fini de prier, et que les serviteurs allaient le saisir, le seigneur descendit tout coup de son tre, et cria:

Laissez cet homme; ne le faites pas mourir; il n'est pas l'assassin de mon fre; c'est impossible!

Tout en parlant ainsi, le seigneur ne perdait pas de vue le visage de Croudas; et il le vit ble.

Cependant Croudas s'approcha de son mar e, et lui dit:

Mais, seigneur, les preuves sont l et si vous ne les trouvez pas suffisantes pour faire condamner cet homme, qui donc accuserez-vous?

Le seigneur rli qua:

Qui j'accuserai? ce sera peut-r e vous, Croudas!

Aussit Croudas, qui ne s'attendait pas cet te rli que, se prit trembler en disant:

Moi, seigneur! moi, seigneur!...

Le seigneur dit encore, en saisissant la main de Croudas:

Oui, vous, car la tache de sang est maintenant sur vous; voyez! Oui, vous, car au moment o vous deviez r e plein d'horreur pour le crime, vous avez tup laisir la pauvre petite crt ure qui s'ai t plac sans mi ance sur votre main, et que le paysan, injustement condemn avait charitablement respect au moment de mourir.

Alors Croudas ne put faire entendre que des paroles entrecoups.

Le seigneur comprit donc qu'il ai t vraiment coupable; il le fit prendre et lier par les serviteurs, et lui dit:

Di are ton crime!

Et Croudas dl ara son crime, dans l'espoir que, disant toute la vi t il lui serait fait gre de la vie.

Il supplia le seigneur; mais le seigneur ne voulut rien entendre.

D'ailleurs personne ne se prent a pour obtenir son pardon, car il n'avait l'amour d'aucun d'eux.

* * * * *

Croudas ayant donc br lau lieu du paysan, le paysan fut mis l a te des serviteurs, et toujours se garda aussi fide envers son mar e

que bon envers tous.

* * * * *

Or il arriva que chacun dans le pays fut d'accord pour penser que le bon Dieu avait envoyé lui-même la petite bête rouge comme devant rendre conseil de justice au seigneur.

Et depuis, chacun de ceux qui en voyaient une pareille prenait attention ne point lui faire de mal, disant: C'est la bête au bon Dieu; elle a peut-être mission de salut pour quelque innocent, et, si je l'assais, on me croirait assassin, car j'aurais la tache de sang sur moi.

Et l'histoire, s'antredite de paysan paysan, passa de pays en pays, et se randit partout.

Et voilcomment il advint qu'on appela les bêtes au bon Dieu, et la cause qui fait qu'on les a en vation.

LA PIERRE QUI TOURNE (conte de mon village)

La Pierre qui tourne: il y a chez nous une pierre de ce nom. Tout petit j'en ai entendu conter ainsi l'histoire.

I

C'était en décembre. Il faisait nuit depuis une heure. Dans la petite maison rustique, bien humble, mais bien propre, allait, venait Jeanne, la jeune et douce mage de Jacques, le vaillant scieur de planches, qui avait allé ravailler loin dans la forêt ce jour-là ce qui retardait son retour.

L'âtre flambait. A la pointe des flammes rouges, une marmite, qui bouillait, faisait rouler des nuages gris d'odeur appétissante. La bonne soupe avait été taillée dans deux ou trois pains sur la huche luisante. A côté la michette de pain bis et le pot de piquette. Tout en préparant le simple repas, Jeanne s'arrêtait parfois, comme pour adorer, aux chauds et gais reflets du foyer qui dansaient travers les meubles et sur les murs, un frais poupon endormi dans son berceau d'osier blanc. Elle regardait, se penchait pour mieux voir. Elle avait des sourires d'amour dans les yeux, des impatiences de baisers retenus sur les lèvres. Il avait si beau, si mignon! il ressemblait tant son brave Jacques, le petit André Doucement, paisiblement passait l'heure dans l'humble maison.

La porte s'ouvre, presque sans bruit: fante de larron qui s'introduit. C'est la méchante Brigitte, une sorte de vieille guenilleuse, bête, toute contrefaite, toute racornie. Elle va mendiant de logis en logis. On lui donne, moins par compassion que par crainte des sorts que, dit-on, elle pourrait jeter, car on la suppose un peu sorcière. En la voyant: Tiens, c'est vous, Brigitte! Et Jeanne, pour la congédier au plus vite, taille et lui tend une large tranche de pain bis.

Il semblerait que, grassement aum, la vieille dit aussitôt d'aller se coucher. Point. Plantée de travers du berceau, tordue contre sa bête, voilque, d'une voix de feuilles mortes que remue la bise, elle dit, elle jase, elle raconte. Et voilque Jeanne, qui d'abord lui prait peine l'oreille, finit par l'ouïer avec une grande et reuse attention. Enfin la vieille s'en va.

Peu après rentre Jacques, tout gaillard, tout affamé gros baiser aux joues de Jeanne, et aussi, ma foi! au front du petit André qui ne s'en rend rien. On s'attable. Mais qu'est-ce donc, Jeanne? Tu ne manges ni ne parles. As-tu mal?--Non.--Ennuie?--Pas davantage.--Qu'est-ce enfin? tu n'es pas ainsi d'ordinaire.

--Dis, Jacques, tu connais bien, m... i-versant du mont des Coudres, cette grosse roche si large, si haute, qui avance....

--Si je la connais, certes! Enfant j'y ai assez grimpé. Nous l'appelions la pierre barbue, cause des longues herbes qui pendent tout autour.

--Eh bien, ce n'est pas ainsi qu'il la fallait appeler.

--Comment alors?

--La Pierre qui tourne.

--Elle tourne donc?

--Oui, Jacques, elle tourne, et toute seule me, sans qu'on la touche.

--Ah! je voudrais bien voir !

--Tu le verrais, Jacques, si tu étais devant la pierre au premier coup de minuit, le soir du jeudi saint. Et tu verrais bien autre chose encore.

--Quoi donc?

--Au premier coup de minuit tu verrais la pierre, en tournant, découvrir l'entrée d'une cavene, illuminée par un trésor tout fait de louis d'or luisants comme le soleil. Ça ça depuis des cent et des cent ans, c'est le trésor des fées, qui en achetaient les esclaves avant que Notre-Seigneur les esclaves et contraintes ne puissent plus faire ce dommage. Libre à toi d'entrer et de prendre des louis tant que tu voudrais, ou plutôt tant que tu pourrais; car il faudrait te hâter, la cavene ne restant ouverte que le temps des douze coups. Au douzième, nouveau tourment de la pierre, et....

--Et, acheva Jacques en riant, celui qui serait entretenu ne se presserait pas de sortir, resterait pris comme rat en raté. Pardieu! ce serait bien fait!

--Bien fait? Pourquoi donc, Jacques?

--Parce que le trésor mal acquis ne doit point profiter.

--Des louis d'or sont toujours des louis d'or, Jacques. Suppose que tu ailles à la roche, que tu entres, que tu prennes ta charge de pies jaunes.... C'est long sonner, douze coups. Tu aurais bien le temps de ressortir avant le douzième; et alors, Jacques, alors nous serions riches.

--Riches de l'or des fées et du diable! non! Que nous gardions la santé le courage, et chez nous entrera l'argent du travail, qui est l'argent du bon Dieu. Fi des autres trésors!

--Oui, fit Jeanne, nous pouvons ainsi penser pour ce qui est de nous. Mais pour l'enfant qui est là... Si au lieu de notre pauvreté il avait la richesse?

--Tu sais le dicton, femme: la richesse ne fait pas toujours le bonheur.

--Pas toujours, mais souvent, repartit Jeanne.

--Allons, allons! fit Jacques, je ne sais qui t'a mis cette idée en tête, mais tout n'est que fadaïses et mensonges. La grosse roche ne tourne point; il n'y a derrière ni caveme ni trou. C'est pourquoi songe à autre chose. C'est dit, n'est-ce pas, Jeanne? tu n'en parleras plus.

--Je n'en parlerai plus.

II

Elle n'en parla plus, en effet; mais elle y songeait toujours, non pas pour elle, mais pour l'enfant. Riche, son petit André Cette pensée ne quittait plus son esprit, ne laissait plus de repos son cœur. Il fut ainsi pendant quatre cinquante longs mois, durant lesquels, maintes fois, sans en rien dire Jacques, personne, elle alla de jour à la grosse roche du mont des Coudres, afin d'en connaître bien le chemin quand elle irait de nuit.

Un soir, fatigué comme l'ordinaire par le rude labeur de la journée, Jacques avait gagné sa couche presque aussitôt après le repas; et, comme l'ordinaire, il s'était endormi du plus lourd sommeil. Vers le milieu de la nuit, cependant, se réveillant demi, il s'aperçut que Jeanne n'est pas auprès de lui. Sans doute, pense-t-il, elle assiste l'enfant. Il appelle. Point de réponse. Nul bruit. Il allume la lampe. Quoi! l'enfant n'est pas dans son berceau! Qu'est-il arrivé? Où est-elle? Il se lève, met ses habits. Quoi! la porte est entre-baillée. Jeanne est sortie, emportant l'enfant. Il appelle au dehors: mémo silence. Où la chercher? A qui l'aller demander quand tout dort? L'horloge sonne deux heures. Rien encore.... Deux heures et demie. Il n'y tient plus. Il va courir devant lui, la cherchant. Il la trouvera bien!... mais alors il croit distinguer un pas lent, traînant, qui vient par le chemin couvert d'ombre. Il attend. Le pas approche. Jacques va prendre la lampe, et, du seuil où il se tient: Est-ce toi, Jeanne? Pas de réponse. C'est elle cependant, mais dans quel état! La face blanche, meurtrie, les cheveux défaits. Tenant deux mains, relevées devant elle, son tablier, qui paraît lourd, elle marche en trébuchant. Jacques recule pour qu'elle entre. Mais Jeanne, tombant genoux sur la pierre du seuil: Tue-moi, Jacques; tue-moi, je viens de perdre notre enfant.

--Perdre notre enfant! répliqua Jacques; que dis-tu?

--Oui, j'ai voulu l'enrichir, et je l'ai perdu.

--Qu'est-ce qu'elle dit donc? fait Jacques; elle est folle, mon Dieu!

--outre. Je m'avis dit: La nuit du jeudi saint--la nuit d'aujourd'hui--j'irai là-haut, à la pierre qui tourne, chercher la richesse pour l'enfant. Tu dormais. Je me suis levé doucement, j'allais sortir seule, quand l'enfant s'est mis à pleurer. Pour l'empêcher de te réveiller, car tu m'aurais retenue, je l'ai pris, je lui ai donné le sein, et je suis partie. Au premier coup de minuit, la pierre a tourné. Alors j'ai vu, dans la caveme toute brillante, les tas de louis d'or. Je suis entrée. Pour remplir mon tablier, l'enfant me guidait. Je l'ai possédé un tas d'or. Il me souriait pendant que, vite, vite, je prenais pour lui la richesse. Me relevant, j'ai voulu porter au dehors ce que j'avais ramassé. Les coups sonnaient encore. Je courais, je courais.... Has! je n'ai pas assez couru! En me retournant pour aller reprendre l'enfant, j'ai vu la pierre qui se replaît; le douzième coup avait sonné. La caveme s'était refermée. ...

--Referme sur l'enfant! fit Jacques les poings levés; oh! malheureuse femme!

Alors la pauvre Jeanne, toujours agenouill: J'ai appel j'ai suppli j'ai frappé la roche de mes mains, de mon front: rien n'a fait. Je ne mens point, ajouta-t-elle, comme si elle et rendu l'e; regarde, voill 'or que j'avais pris. Et, Jeanne l'h ant les coins de son tablier, des flots de louis couvrirent le plancher.

L'or! cria le mari, c'est de l'or que tu m'apportes! Ah! oui, je comprends; tu as pensq ue peut-r e en voyant cette richesse j'aurais moins de regret, moins de cole. Non! non! au contraire. L'enfant! rends-moi l'enfant! Et, prenant au coin de la chemin le gros balai de bouleau: Ramasse qui voudra l'or de Satan! dit encore Jacques, qui, balayant, balayant, fit voler au dehors jusqu'l a dernie pie. Puis, repoussant du pied la malheureuse, qui ai t endue sur le seuil, comme morte: Rei ve qui voudra la maudite qui a perdu mon enfant! Je ne la recevrai, moi, que quand elle rapportera l'enfant.

Et rudement il referma la porte sur elle.

III

Au lever du jour, cependant, comme il avait pleurt out le reste de la nuit, et comme dans les pleurs il avait retrouv l a raison, que d'abord la vive douleur lui avait fait perdre: J'ai t rop dur, se dit-il: en vi t c'est par amour pour l'enfant qu'elle a causce malheur.

Alors il ouvrit, pour savoir ce qu'elle ai t devenue. Il ne la trouva ni sur le seuil, ni dans le village, ni aux environs. Nul ne savait rien. Nul ne l'avait vue passer. Longtemps, des jours, des semaines, des mois, il chercha. Point de Jeanne. Elle se sera jet dans la rivie, pensa-t-il.

Et il prit le deuil de la me avec celui de l'enfant.

Quand les gens du pays surent ce qui s'ai t pass combien se promirent d'aller, la prochaine nuit du jeudi saint, chercher la richesse au mont des Coudres!

Jacques, lui, rol ut de passer en oraison cette me nuit o il avait perdu tout ce qu'il aimait. D le soir donc, agenouilldevant le berceau vide, baisant une petite croix d'argent que Jeanne avait coutume de porter, il s'ai t mis en prie.

Or, pendant que seul il priait ainsi, vers minuit, au versant du mont des Coudres montait toute une foule bruyante: hommes et femmes, jeunes et vieux, portant des sacs, des paniers, des seaux, qu'ils s'apprai ent r emplir au tror de la caveme.

Pour tous quelle surprise de trouver l venue avant eux, Jeanne, que tous avaient crue morte!

Tu n'es donc pas morte, Jeanne?

--Non, mais mon heure est proche.

--D'o viens-tu donc?

--Maudite par Jacques, maudite par moi-me, je m'en ai s all au loin, pour n'r e pas retrouv. J'ai pass l bas toute une ann, pleurant, priant, disant dans mes pries: Seigneur, ayez mon e; mais permettez que mon corps soit avec le corps de mon enfant! Et je suis revenue ici, en cette me nuit o le malheur m'est arriv Au premier coup de minuit, quand la caveme s'ouvrira, j'entrerai, et je laisserai sonner les douze coups sans sortir. Ainsi j'aurai la me fin que

l'enfant. Par ma mort je serai punie de sa mort. Que le Seigneur ait mon
e!

Comme elle achevait de parler, le premier coup sonna: la caveme
s'ouvrit, brillante et pleine d'or. Tous ceux qui ai ent l
s'ancent . Mais seule Jeanne put entrer; car devant la pierre un
bel ange blanc avait paru, qui, endant une verge de feu, barrait aux
autres le chemin.

Jeanne donc est entr. Tranquillement joyeuse de la mort qu'elle va
chercher, elle a ren entrant: Que le Seigneur ait mon e! Mais
tout coup qu'aperi t-elle?... Sur le me tas d'or o elle l'avait
pos l'enfant qui, rose, frais, souriant, tend vers elle ses petits
bras.

Dieu sait si alors elle songe encore m ourir! Dieu sait avec quelle
he elle reprend et emporte son tror d'amour! Dieu sait comme elle
est loin dsur le versant du mont des Coudres, quand, au douzie
coup, la caveme se referme!

Et pendant qu'elle s'oi gne, l'ange dit l a foule ah ie, due:
Toutes ces choses n'ai ent qu'une r euve que le Seigneur avait
permise. Plus rien ne se fera de ce qui vient de se faire. Puis l'ange
dispara. ...

Jacques, toujours en prie, entend que l'on frappe de grands coups
la porte, il entend que l'on crie: Ouvre, Jacques, ouvre! je rapporte
l'enfant! Il a reconnu la voix de Jeanne, il court, il les voit....
Comment dire la joie et les douces larmes!... Avec la vraie richesse, le
vrai bonheur rentrait dans la pauvre petite maison....

Depuis, la grosse roche du mont des Coudres a toujours ap pel la
Pierre qui tourne, mais plus jamais elle n'a tourn

LE GENTILHOMME VERRIER

Au temps jadis, et dans le fond d'une province de France, vivait une
famille de noble origine, compos de la me, qui ai t veuve, de deux
fils et d'une jeune fille.

Or l'ades deux fils, q ui la mort du pe avait donnl e titre
de chef de famille, n'ai t rien moins qu'une sorte d'er vel aussi
improyant qu'avide de plaisirs, il sut en peu de temps rui re
nt , non seulement la fortune paternelle qui, selon l'ancienne
coutume, lui revenait presque entie, mais encore le douaire que la
faible et bonne me n'hi ta pas sacr ifier pour payer les dettes
follement contracts par ce mauvais garnement.

Quand il eut insoucieusement rui t l a mise cette famille dont il
aurait d r e le digne soutien, notre prodigue, effrayl 'aspect de
la mise, ne vit rien de mieux que de disparar e un beau matin sans
dire o il allait.

Le voilp arti. On n'entend plus parler de lui. Il a sans doute trouv
asile et subsistance. Mais que feront les autres, ceux qu'il a laiss
sans ressources?

Le fils cadet a quinze ans; la soeur en a treize; la me est encore
valide: ils travailleront, direz-vous. Mais vous oubliez, ou peut-r e
vous ne savez pas qu'en ce temps-l e travail ai t chose consid
comme dh onorante pour les gens de sang noble. Tout gentilhomme qui

prenait des terres en louage, qui ouvrait boutique, ou qui mettait, moyennant salaire, le pied dans un atelier, devenait, aux yeux du monde où il avait une sorte de célérité de l'ad, abjecte, un roturier enfin, et c'était tout dire.

Le gentilhomme pouvait être militaire, magistrat ou prêtre. Mais, pour vivre, il lui était interdit de travailler de ses mains. Et, Dieu le sait, la force du préjugé était alors si grande, que les exemples de _dogeance_ étaient extrêmement rares.

Sans doute, si notre jeune cadet n'avait dû penser qu'il lui, il se fût aisément tiré d'affaire: car il lui eût suffi de rejoindre la première compagnie d'hommes d'armes, où son nom l'eût fait bien recevoir. Mais la force lui eût de quitter sa mère et sa sœur, auxquelles alors il n'aurait aucunement pu venir en aide. Il n'osa pas y songer.

Or il se trouvait qu'une exception, une seule, avait été faite par la loi générale: une ordonnance royale, inspirée, soit par une juste appréciation des services marquants que rendait cette meurtrière industrie, soit par le désir d'ouvrir un moyen particulier d'existence aux nobles sans fortune, une ordonnance royale avait décidé que la pratique de l'art de verrier, loin d'entraîner la déchéance des titres de noblesse, ne ferait, en quelque sorte, que les consacrer. Les gentilshommes verriers sont d'ailleurs cités dans l'histoire.

Notre pauvre fils de famille emmena donc sa mère et sa sœur dans un pays où avait une verrerie, se présentée, est agrégé comme simple apprenti d'abord, et le peu qu'il gagne permet d'attendre sans trop de privations l'heure où il aura le titre et le salaire d'ouvrier. Cette heure venue, il est considéré comme un des plus habiles, des plus courageux travailleurs de l'atelier; et la petite famille retrouve une heureuse et paisible aisance.

Mais le maître est rude; et le brave garçon qui l'avait choisi pour l'amour de sa mère et de sa sœur n'avait pas d'une nature fort robuste. Du jour où il dut chaque matin prendre place, pendant plusieurs heures, devant la bouche ardente du fourneau, au lieu de n'y venir que pour suppléer d'aventure l'ouvrier auquel on l'avait donné pour aide, ses sens s'altèrent. Et la mère s'en apercevant:

Cette profession te tuera, disait-elle alarmée; il faut la quitter.

--Mais alors comment vivrons-nous? répliquait le brave enfant.

--A la garde de Dieu! soupirait la mère.

--Eh bien! nous verrons, mère; nous verrons.

Et toujours le gentilhomme verrier retournait ce fourneau, qui lui brûlait le sang, qui lui desséchait les poumons.

Mais un matin il lui fut impossible de descendre du lit, où il s'était couché exténué la veille; et le médecin qui lui donna des soins pendant les deux mois que dura sa grave maladie, déclara que, s'il retournait à la verrerie, une rechute prochaine l'emporterait inévitablement.

C'est bien! fit alors le jeune homme; je n'y retournerai pas.

La mère l'embrassa pour cette bonne résolution. Et toutefois elle pouvait se dire: Comment vivrons-nous?

Le jour même où il remit pour la première fois le pied dehors, sa mère, qui le regardait de la fenêtre, le vit entrer dans une maison voisine, qui avait celle d'un tisserand. Puis il revint auprès de sa mère, et lui

dit: Je ne peux plus r e verrier, je serai tisserand.

Et la me de s'r ier: O mon enfant, y penses-tu? Car elle n'avait pas encore secoul es prug de sa caste.

Il faut vivre, me.

--Mais, mon fils!...

--Ce sera doger , je le sais; mais j'ai appris une rude ol e que tout travail doit r e al ement noble, qui fait qu'on ne doit qu' soi le pain de chaque jour. Le titre d'honorable artisan vaut bien, apr tout, celui de noble mendiant.

Sa me l'embrassa de nouveau, les yeux mouill.

Et le jeune homme devint bient un habile faiseur de toile, comme il ai t devenu un excellent souffleur de verre; et sa famille fut encore prer v de la mise.

Il perdit, en effet, sa qualinobi liaire; car ses compagnons, les gentilshommes verriers, furent les premiers const ater et doncer l'acte de dogeance qu'il avait commis. Mais il les laissa dire et faire; et, tout en poussant sa navette, il ne tarda pas acq ui r dans le pays aisance et considat ion. Devenu roturier, il maria sa soeur avec un honne roturier, qui la rendit heureuse. Puis il ousa, lui aussi, une honne roturie; et il trouvait le bonheur voi r cror e et prosper , sous les yeux de leur grand'me, qui coulait pr de lui une tranquille vieillesse, toute une frah e nich de marmots tapageurs.

On n'avait plus jamais entendu parler du fils a On le croyait mort. La me l'avait pleur

Voilq u'un jour, un beau jour d' la femme du tisserand venait de poser, sur la nappe blanche d'une table dress ni veau de la fenr e ouverte, un vaste plat de terre, o un magnifique carrde mouton fumait sur un lit de choux odorants.

En ce moment se trouvait de passage dans la rue certain soudard l a casaque frip, au feutre gras, au plumet dol or aux bottes quelque peu avachies, dont le talon oblique se hi ssait de longs er ons rouill. (Il est bon de vous dire qu'l 'oq ue o cette histoire se passait, les arms n'avaient aucun caracte rul ier. Lorsque la guerre pour laquelle on les avait rassembl ai t finie, les soldats sans ouvrage devenaient le plus souvent des espec de vagabonds, demandant l 'aventure le vivre, le ge. .. et le reste.)

Or l'homme d', lorgnant l'appi ssante victuaile:

Corbleu! fit-il comme se parlant l ui-me, mais de fan r e bien entendu, si les morts ne se rei llent pas ce parfum, c'est qu'ils ont le sommeil terriblement dur.

--Eh! seigneur cavalier, repartit franchement la femme avec un bon sourire,--car elle avait compris, et elle ai t d'humeur geuse, --nous n'aurions que faire des morts not re table, mais elle est assez grande pour qu'un vivant de plus y puisse tenir sans nous ger .

--Bien dit, ma comme! fit le militaire en s'approchant sensiblement de la fenr e; mais le vivant pourrait craindre de parar e indiscret.

--Il aurait tort. Entrez donc, seigneur cavalier, entrez donc.

Ce dialogue avait lieu avec accompagnement du clic-clac du mi-er qui bruissait dans la maison. Comme l'affamé tout en se dirigeant vers le seuil, semblait encore hâter, sans doute pour se donner une contenance: Eh! Jean! appela la femme, viens donc ici m'aider faire comprendre au seigneur militaire que nous serons aises de l'avoir pour convive.

Le tisserand vint, sa navette à la main, les manches retroussées, le buste ceint du tablier de travail. Mais peine eut-il jeté un coup d'oeil sur l'anger: Eh! s'écria-t-il, avec un véritable transport de joie, c'est Hector! c'est mon frère! Venez vite, me rejoignez-vous! c'est lui, il n'est pas mort! le voilà!

Et, les bras tendus, il courut vers la porte pour rattraper plus tôt dans les bras de son frère. Mais quelle fut sa surprise de trouver devant lui le soldat qui, se redressant fièrement dans son harnois d'acier. Il lui dit du ton le plus ironiquement digne: Moi, votre frère! moi, le frère d'un tisserand, d'un roturier! Ah! bonhomme, vous voulez rire! Je ne vous connais pas. Il se peut qu'autrefois vous ayez porté le même nom que moi; mais ce nom, qu'en avez-vous fait?...

Certes, le tisserand était homme savoir rendre; mais, comme un saisissement fort explicable le rendait muet, une voix parla au lieu de la sienne: celle de sa mère, qui était venue sur le seuil.

Vous avez raison, seigneur cavalier, dit-elle. Jean le tisserand s'est trompé quand il a cru reconnaître en vous un frère qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Je vous en demande pardon; car, en vérité il ne saurait y avoir rien d'honorable pour vous rattraper celui qu'il a nommé Celui-là voyez-vous, était un mauvais cœur, un otage, qui, après avoir honteusement dissipé le riche patrimoine dont il devait compte sa famille, n'a plus songé à la ruine venue, qu'à se mettre lui seul à l'abri du besoin. Quand, pour le bonheur des siens, il a péri, son frère s'est dit qu'un nom aussi indignement porté pouvait plus convenir un honnête homme: et il l'a quitté pour en prendre un qu'il a su faire noble et garder sans tache. Jean le tisserand s'est trompé excusez-le, excusez-nous, seigneur cavalier. Celui pour qui il vous a pris est mort, bien mort: nous le savons maintenant. Suivez tranquillement votre chemin, monsieur le gentilhomme: c'est ici une pauvre maison roturière, où personne ne vous connaît.

Et comme si rien d'ange ne se fût passé là, la mère referma la porte en ajoutant: Laissons cet homme. Puis elle alla s'asseoir sa place accoutumée devant la table, et elle dit: Mangeons.

Mais, au lieu de venir auprès d'elle, le tisserand, qui avait ouvert et qui n'avait pas entendu l'homme s'agenouiller, alla doucement rouvrir la porte. Le militaire était agenouillé tête nue, sur le seuil; deux ruisseaux de larmes inondaient ses joues humides.

Jean, dit-il humblement, veux-tu m'apprendre ton nom ?

--Ah! s'écria la mère, j'ai retrouvé mon fils!

Et elle courut relever l'homme qui pleurait...

L'année d'ensuite, il y avait dans le pays un habile et laborieux tisserand de plus. Et si, d'aventure, il arrivait qu'on lui demandât s'il regrettait d'avoir fini par le travail:

Plût à Dieu, répondait-il, que j'eusse commencé par là!

UNE MOUCHE NOIRE

C'était un dimanche d'après-midi, à la campagne. Il y avait nombreuse socicausant sous les marronniers.

Une dame, assise cde moi, se levant tout coup d'un air effray

Voyez donc, me dit-elle, cette grosse vilaine mouche noire qui ne fait qu'aller et venir autour de moi; elle veut me piquer! Chassez-la, je vous prie.

--Rassurez-vous, Madame, dit un vieux monsieur qui avait regard l'insecte de pr, ce n'est pas vous qu'en veut la brave petite be.

--Brave petite be! ra la dame, tout onn de cette qualification sympathique.

--Eh! oui, fit le vieux monsieur; car j'ai l'honneur de vous prent er, en la personne de cette vilaine petite mouche noire, une excellente, une laborieuse me de famille essentiellement occup de rabl issement d'un de ses enfants. Reculez un peu votre chaise, asseyez-vous et observez. Je crois que vous ne regretterez pas le temps consacret te observation.

--Il n'y a rien cr aindre, au moins?

--Rien du tout, je vous jure.

Sur ces mots, la mouche noire devint l'objet de l'attention simultan de huit ou dix couples d'yeux qui ne perdaient pas un seul de ses mouvements.

Et voici ce que virent ces yeux:

La mouche, un insecte au corselet noir velu, portant quatre ailes de gaze sombre ri cul, et un long abdomen en poire tachde roux, la mouche, mordant m e dans un petit tertre sablonneux, prenait avec ses mandibules une petite boulette de terre, dont elle allait se dar rasser q uelque distance, puis elle revenait l a charge, et de nouveau transportait au loin les mati aux arrach du sol l 'aide de ses mh oires.

Il ai t i dent que l'animal avait pour but le creusement d'un petit souterrain.... Et Dieu sait avec quelle fir euse activitl 'opat ion ai t conduite!

Voyage sur voyage: en moins de dix minutes, le petit tunnel ai t assez avancp our que l'ouvrie s'y pt enfoncer d'au moins deux fois la longueur de son corps, qui cependant ne devait pas mesurer moins de trois centimr es. Arriv ce point du travail, elle entra et ressortit deux ou trois fois sans rien rapporter: on et dit alors qu'elle essayait si la circulation ai t commode l 'inti eur du souterrain. Puis elle chercha dans le sable des environs un petit caillou de la grosseur d'une graine de chevi s, qu'elle prit et vint placer l 'entr, puis un second, un troisie. .. et ainsi de suite, jusqu'ce que le trou ft complem ent dissimulsous cet entassement rocailleux.

Cela fait, elle prit son vol et disparut.

Voilq ui est achevsans doute, dit un des spectateurs.

--Oh! non pas, fit le vieux monsieur; attendez....

Nous n'attendes pas longtemps.

La grosse mouche revint, moitivol ant, moitim archant, portant ou plut traant une chenille verte, qu'elle dosa q uelques centimr es de l'entr close.

Le vieux monsieur nous fit remarquer que cette chenille, quoique frah e et dodue, ce qui indiquait qu'elle devait r e bien vivante, semblait engourdie, car elle gisait endue lcom me un bloc inerte. Elle est, nous dit-il, dans un at analogue cel ui d'une personne _h i s_: vie parfaite, mais comple insensibilit

Il la toucha, la piqua du bout d'un brin de paille, sans que le moindre fri ssement se manifest dans la masse charnue de la malheureuse larve.

La cause de ce singulier effet? demanda l'un de nous.

--La mouche l'a piqué, et, soit qu'elle ait su trouver pour la blesser un nerf dont la li on produit l'insensibilitde tout l'organisme, soit qu'elle ait fait couler dans la plaie une gouttelette de liqueur stupi ante, cette chenille est littal ement en lh argie.

--Mais dans quel but?

--Patience, regardez.

La mouche noire ai t tout occup t irer de c un un, les petits blocs de pierre dont, un instant auparavant, elle avait ferml 'orifice de la galerie creus par elle. La travailleuse, ne s'octroyant aucun ri t, eut bient fait place nette. Puis elle revint vers la chenille, qu'elle saisit par la te et qu'elle eut bient entra dans le souterrain, o elle disparut avec elle.

Pendant que nous attendions sa sortie:

Tout ce que vous avez vu faire, nous dit le vieux monsieur, a f ait en vue d'un seul oeuf, que la mouche pond et fixe en ce moment sur le corps de la chenille.

Le ver qui, dans quelques jours, nar a de cet oeuf, animal carnassier par excellence, aura besoin d'une proie vivante. Cette proie, il la trouvera dans le corps de la chenille immobilis par la pique de sa me. Il s'en nourrira pendant la premie pi ode de sa vie. A la suite d'une mam orphose, il quittera l'obscur sour pour la vie ai enne. A cette oq ue-l la me mouche sera morte depuis longtemps. De telle sorte qu'elle aura travaillavec l'unique vis de venir en aide aux premiers besoins d'un enfant qu'elle ne doit pas connar e et qui ne la connar a pas. Savez-vous rien de plus touchant parmi les hommes, qui prennent volontiers au privile exclusif des sentiments di ntess?

--La voil la voil

Ces exclamations saluaient la rp parition de la mouche, qui, p eine sortie du trou, s'ai t dr emise en devoir d'entasser de nouveau l'entr les rochers qu'elle avait laiss aux alentours.

Par-dessus les blocs, elle repoussa soigneusement le sable l 'aide de ses pattes, jusqu'ce que rien, dans l'aspect de ce lieu, ne pt faire supposer qu'une cavity avait p ratiq.

Elle voltigea ensuite un instant au-dessus du tertre, comme pour s'assurer d'en haut qu'aucun indice ne divulguait l'existence du pri eux d confip ar elle ce coin de terre. Puis elle s'an

vers le ciel, o nous l'emes bient perdue de vue.

Pendant que nous la suivions encore du regard, le vieux monsieur ai t allp rendre dans un coin du jardin une de ces petites houlettes de fer qui servent l a transplantation, et l'ayant enfonc obliquement un peu en avant du souterrain, il pesa sur le manche de l'instrument.

Le fer ramena au jour la chenille, au flanc de laquelle ai t attach une mignonne perle blanche allong.

Voill 'oeuf, fit le vieux monsieur; vous voyez, je vous le disais bien: tout ce travail pour une mouche nar e. Il n'y a qu'un oeuf, rien qu'un.

--Remettez-le! remettez-le! criez- nous d'une commune voix, car cette id nous et p i ble t ous de rui re nnt l'oeuvre qui avait cott ant de peine l a mouche noire.

Un nouveau petit trou fut donc creus dans lequel la chenille et l'oeuf qu'elle portait furent gliss di catement, et dont on ferma rentr avec grand soin, comme avait fait la mouche.

Et pendant toute la soir il ne fut question que de cette me l a fois si proyant e, si active et si industrielle.

Le vieux monsieur nous dit que cette mouche, d'ailleurs assez commune dans nos pays, a re des entomologistes le nom d'_ammophile des sables_. Il ajouta qu'elle appartient l 'ordre des hymop tes, l a famille des fouisseurs et au groupe des sphi des.

COURAGE ET TI T

Pour arriver plus t, afin de sauver son jeune fre qu'il venait de voir tomber dans une mare, o il allait pi r, le petit Claude s'an un jour de la fenr e du premier age. Gre D ieu, il sortit sain et sauf de cette pi lleuse prouesse et ramena son fre, vivant, sur le bord.

Comme on le fi citait de sa geuse action: Ah! le beau miracle! se prit di re jalousement Andr son cousin. J'ai bien sautde plus haut, moi, l'autre jour. Vous savez la grande h elle du fenil? Eh bien! je ne m'y suis pas pris deux fois. D'un bond: hop! Et je n'ai rien de cass moi, non plus.

--Tu as fait cela? demanda le pe du jaloux.

--Oui.

--Et dans quel but t'exposer si follement?

--Pour m'amuser, pour prouver que je n'ai pas peur.

--Ah! oui!

Le pe, irritde la sottte gloriole de son fils et du mauvais sentiment qui l'avait portessayer de s'en faire honneur, vint droit l ui, et, le prenant par l'oreille, il lui apprit ne plus confondre le courage utile et la sottte ti t

FIN

TABLE

La Fe du mar e d'ol e

La Be au bon Dieu

La Pierre qui tourne

Le Gentilhomme verrier

Une Mouche noire

Courage et ti t

End of the Project Gutenberg EBook of Sous les marronniers, by Euge Muller

***** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK SOUS LES MARRONNIERS *****

******* This file should be named 11905-8.txt or 11905-8.zip *******

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/9/0/11905/>

Produced by Tonya Allen, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliothue nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

***** START: FULL LICENSE *****

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or **1.E.9.**

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit **501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the** state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at **809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org**. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year. For example:

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)